

## Les méfaits et faits du couple

Caroline Bayard

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bayard, C. (1984). Les méfaits et faits du couple. *Lettres québécoises*, (33), 54–55.

## Les méfaits et faits du couple

Trois textes récents du Noroît témoignent d'une exploration commune; l'oeil y observe un couple (peu importe ici du reste les identités sexuelles) et ce curieux, parfois malaisé, parfois délirant, parfois cynique va et vient entre la première et deuxième personne.

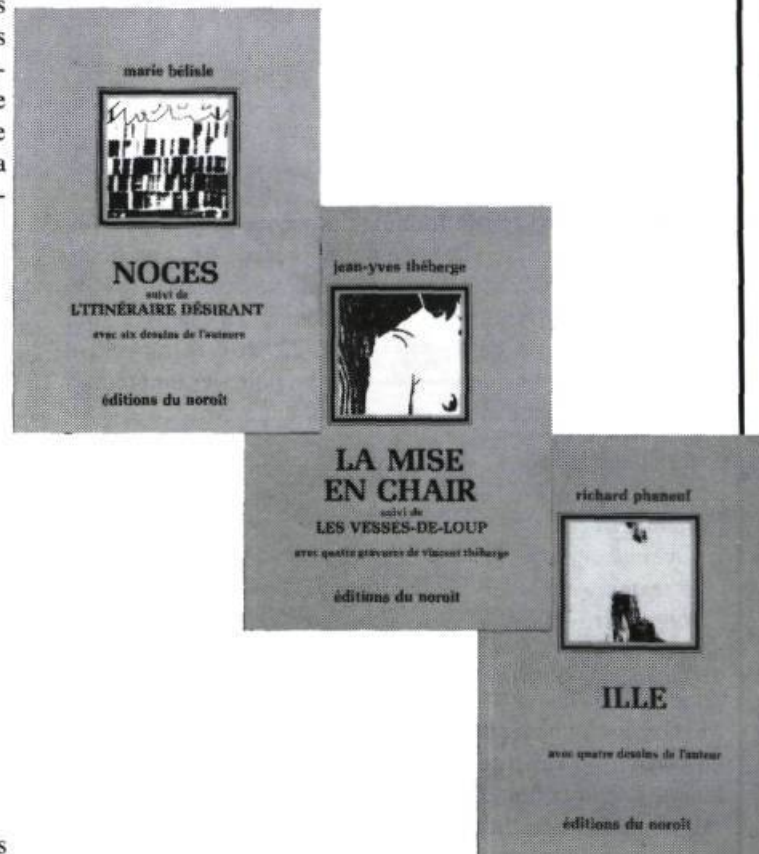
*Noces* est le plus fragile, il nous découvre l'intense énergie d'un corps menu et tenace dont la voix nous parvient derrière le givre d'une vitre de mars, dans la brièveté de ces matins avant équinoxe. Rien de ténu ici, ni de voilé non plus mais timbre ferme, impulsion jaillissante. L'émotion traverse pourtant la durée d'un hiver avant de nous atteindre. Un couple se rejoint après une longue attente et plus que de noces c'est de retrouvailles dont j'aurais eu envie de parler, d'effusions à la croisée des chemins. Et bien des possibles et plus d'une occasion manquée sont égrenés au passage:

*trouverai-je parmi  
les personnages  
celui  
qui vous suffira d'étreindre  
au creux des clairs-obscur  
que n'êtes-vous passé  
devant moi  
ce jour de soleil blanc  
quand les mers longues d'automne  
léchaient  
votre fenêtre  
votre iris  
vous partirez  
jusqu'aux pointes des fleuves  
mes ongles n'auront pas chanté  
d'assez près  
vos cheveux beiges*

Ce que je ne puis m'empêcher d'aimer ici ce sont les sourdes oscillations du texte, celles des départs, réels et fictifs et celles des pulsions du vouloir. Curieusement impossible à cerner est la réalité que ces deux êtres ont créé ou défaite ensemble. Ce sont leurs possibles qui restent intéressants et l'imaginaire qu'ils se partagent, le peut-être, le fabulé, le construit, le refait

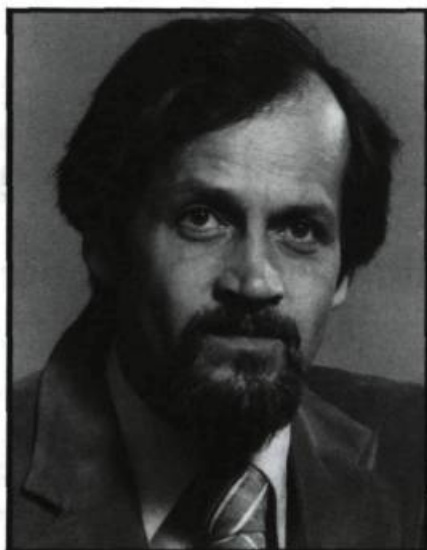
*nous nous caresserons  
en deçà de la peau  
des chagrins  
ventres tièdes nacrés  
à peine comme greffés prêts  
à remonter  
pousser  
porter  
nos lourds déjà denses désirs*

Oscillations aussi que ces scansion entre le futur simple (mal nommé en l'occurrence) et l'imparfait. Ce dernier n'étant précisément que cela, ni absolu, ni total, jamais entier, clair et immense incertitude sur l'axe du temps. Et bien que ces deux êtres roulent vers la localité de R à la fin, bien qu'ils se soient retrouvés, effleurés, caressés, nous ne sommes jamais vraiment sûrs de ce que la mémoire a ébauché, de la tangibilité de ce retour et encore mieux de son locus passionnel. L'indétermination demeure et c'est elle qui donne son unicité à cette voix, qu'on aimerait entendre à nouveau et ne pas perdre derrière une fenêtre de givre.





Marie Bélisle



Jean-Yves Théberge



Richard Phaneuf

Jean Yves Théberge avec *La Mise en chair* participe de ce récent retour en force du lyrisme: jubilantes et déliées retrouvailles des corps. Violence, reins, ruts: les souffles passent et nul ne les arrêtera:

*Nous érigeons des temples de pierre  
ALLELUIA  
prient l'éternité de se répandre  
dans nos champs nos ventres et nos tribus  
ALLELUIA  
mais quand la terre est épuisée  
quand on cesse de chanter  
on nous achève pour l'engraisser  
ALLELUIA ALLELUIA*

Tant de vitalité et d'impulsivité, tant de flamboiement dans la joie de l'autre, de désir vers son altérité sont donnantes, communicantes. L'élan est déterminé, énergie d'amants qui ont l'inarrêtable volonté de respirer ensemble, dans un espace partagé, terrestre et aérien:

*cherchant la lumière noire  
du fond de la baie d'Ungava  
au plus haut du mont Mégantic  
je monte et descends  
trébuchant sur mon souffle et ton plaisir  
gland gorgé grande coulée des anciens*

S'imposent ici à l'oeil des paysages à la fois intérieurs et telluriques, au tracé géographiquement précis, espace de clôtures, d'hiver, d'ornières, de vent, de grands sentiers et soleils froids. Écriture bien différente de celle de Marie Bélisle. J'ignore les âges de ces poètes mais je sens — à tort ou à raison — les pulsions non pas de la fragilité mais de la maturité chez Théberge, le courage de ce certain face à face avec «le partage des eaux», comme il l'appelle, l'autre moitié de l'existence et les départs des autres:

*Ce n'est pas de mourir qui m'inquiète c'est plutôt de voir  
autour de soi tomber un à un les arbres, ces quelques in-  
dividus qui font oublier un ciel trop haut ou qui, l'hiver,*

*coupent la bise. Quand je vois les autres partir alors que,  
par miracle, je reste, j'ai peur de prendre froid.*

En somme c'est le courage de la durée plutôt que le scintillement ardent de la post-adolescence qui caractérise cette parole. Et ce courage demeure et demeure aussi la radicalité de son énergie.

L'Ille de Richard Phaneuf est plus elliptique (et pas seulement de par son titre), davantage en échappatoires et trompe l'oeil qu'en eaux-fortes. Ce qui est perdu au niveau de la transparence est quelquefois regagné dans l'aire du travail du texte, du champ d'activité ouvert au lecteur; jeux de blancs et de ratures ont l'indélébile marque des deux générations de *la Barre du jour* (la première et la Nouvelle) et avec lesquelles Phaneuf a plus d'affinités apparentes que Bélisle ou Théberge. Écriture plus ambiguë donc, plus susceptible d'attirer le travail du lecteur, plus ouverte (au sens que Eco donnait autrefois à ce terme). Paradoxalement aussi plus autarcique, plus lovée sur elle-même, à desserrer de par un patient déchiffrage. Car il faut écarter et dégager les sèmes pour s'y frayer passage. Tous n'auront pas cette patience, et d'aucuns seront peut-être lassés par l'exigence du texte. Le je y domine le tu avec plus d'impérialisme que chez Bélisle et Théberge. Pourtant, quand le deuxième terme ressurgit avec plus de force, les deux voix accèdent à une heureuse intensité, une force qui arrête l'univers ambiant:

*je n'ai pour saison  
que celle du bout de l'an  
plus de raison  
plus rien  
rien  
au hasard ton corps contre ma voix  
ma voix emmitouflée dans la blancheur de l'air  
l'air ma voix ton corps  
ton corps dans la blancheur de ma voix*

Si circa l'an 2084 l'on se demande la signification du substantif *couple*, peut-être pourrait-on suggérer aux habitants de la planète de laisser voyager ces trois écritures-là dans leur tympan. □